

LES CINEMAS DE BELGIQUE

En contrepoint aux expositions présentant au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris l'Art en Belgique au XX^{ème} siècle, une sélection originale de films de ce petit pays permet jusqu'au 10 mars d'avoir une idée de la production - tous genres confondus : documentaires, film d'art, fiction, avant-garde... - de nos proches voisins. Cette "rétrospective" singulière s'accompagne de l'édition d'un excellent ouvrage *Une encyclopédie des cinémas de Belgique* coordonné par Patrick Leboutte et Dominique Païni ⁽¹⁾.

Les pionniers et l'avant-garde

Les premiers films belges datent de 1912 : on doit alors au Français Alfred Machin d'installer à Bruxelles le premier "théâtre de prises de vue", comme le rappelle René Michelems.

Très vite, la cinématographie d'avant-garde se tourne vers le surréalisme et les recherches rythmiques propres aux années vingt : le nom de Charles Dekeukelaire a traversé les frontières, même si certains de ces travaux nous rappellent avec insistance et quelques longueurs (*Impatience*, 1928) cette quête d'une métrique pure et dure. *Combat de boxe* (1927) ou *Histoire de détective* (1929) demeurent inégalés dans la production mondiale de cette période.

Magritte est une des figures centrales de ces journées : il a lui-même réalisé des courts-métrages étranges et quasiment méconnus jusque-là et a offert les thèmes de *Fleurs meurtries* (1929) de Roger Livet. Enfin l'œuvre et la trajectoire de l'"homme au chapeau melon" ont inspiré des artistes de l'art tels Luc de Heusch, cinéaste-ethnologue et esthète.

Edmond Bernhard, Henri Storck et l'art

L'une des surprises reste toutefois la découverte des films de Edmond Bernhard qui a volontairement interrompu sa "carrière" au début des années soixante-dix après avoir offert cinq courts-métrages (de *Lumière des hommes*, 1954, aux *Echecs*, 1972, en passant par le remarquable *Dimanche*, 1963), d'une acuité critique hors-pair. Fasciné par les visites guidées (elles servent de prétextes à un décalage son/image et à une distanciation mordante qui



Henri Storck : "Fêtes en Belgique", 1972

n'est pas sans rapport avec sa "haine" des troupeaux comme en témoigne la dernière image de *Beleil*, 1958), hypnotisé par la solitude des dimanches et des musées désertés, Bernhard a trans-figuré le documentaire qui devient sous son objectif un savoureux plat d'épices esthétiques.

Le cinéma d'animation et le cinéma sur l'art sont deux des fleurons de la création belge. Dans la première veine, Raoul Servais est le cinéaste le mieux représenté, sinon le plus représentatif : pourtant le père de *Chromophobia* (1965), *Pegasus* ou *Harpya* (tous deux de 1979, le second ayant reçu la Palme d'Or à Cannes) n'est que l'un des artistes du genre ainsi que l'analysent plusieurs plumes dans le livre accompagnant la manifestation.

Evidemment la figure d'Henri Storck est omniprésente. Cet artiste, précurseur en sa patrie du "détournement" d'images collées ensuite bout à bout pour que jaillisse un discours corrosif (*Histoire du soldat inconnu*, 1928-1929 ou *Sur les bords de la caméra*, 1932) fut également un poète à la caméra impressionniste (*Images d'Ostende*, 1929). Proche de Joris Ivens, le fondateur du CFA (Centre de Films d'Art de Bruxelles) a filmé *Le Monde de Paul Delvaux* en 1946, après avoir "accompagné" entre autres James Ensor.

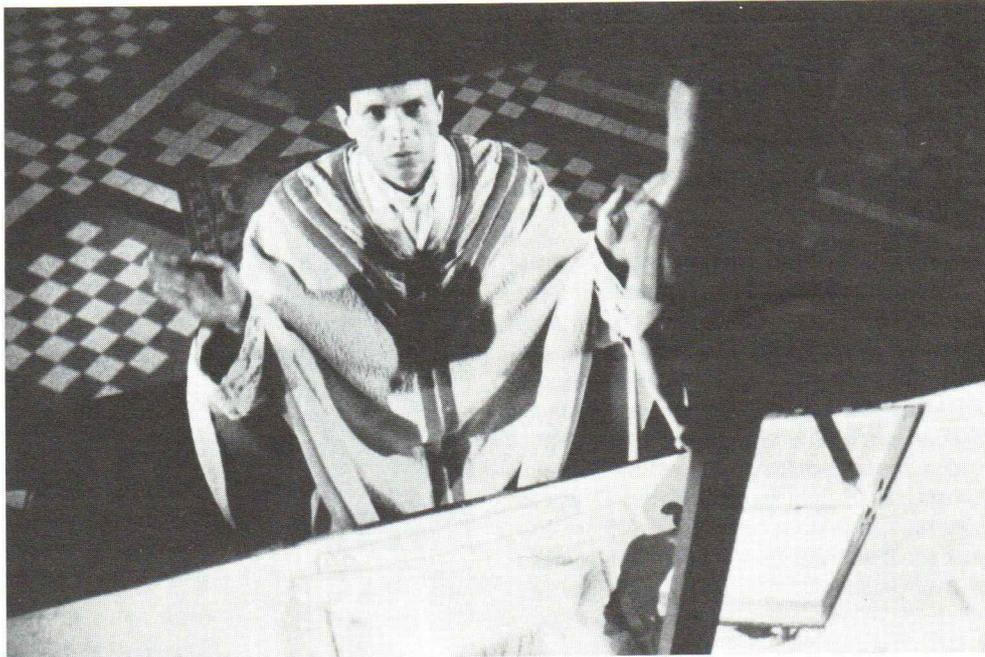
Un cinéma provoqué

Le cinéma belge n'a pas manqué de souffrir : les œuvres de Roland Lethem par exemple (*Les souffrances d'un œuf meurtri*, 1968, *Le sexe enragé*, 1970...) ont défrayé la chronique bien-pensante de toute une époque. La Belgique a accueilli cinq fois, bon an, mal an le fameux Festival de Knokke-le-



Edmond Bernh...

Zoute, son
Ledoux, le
Royale. C
désormais
permis des
de recher
l'expressio
tions et à l'
De quelq
ma de ce pl
man sont c
filmé et tra
le Delphin
Commerce
gestes de c
du quotidie
après secon
traversé pl
musicale),
Son compa
la question
chante. Cir
les symbol
de lui-mêm
dont il éprou
est à propre
sa trace pe
sans laisse
Auteur d'u
cherche sa
d'un Verto
éraitait p
discours :
(1985). M



Edmond Bernhard : "Lumière des hommes", 1954

les trou-
age de
de
 Bernhard a
sous son
ques.

Art sont
is la pre-
le mieux
portant le
Harpya
la Palme
du genre
s le livre

omnipré-
patrie du
e bout à
(Histoire
ords de la
a caméra
). Proche
entre de
londe de
mpagné"

fre : les
Les souf-
e enragé,
asante de
cinq fois,
okke-le-

Zoute, sous la férule vigilante de feu Jacques Ledoux, longtemps directeur de la Cinémathèque Royale. Ces rencontres sporadiques et fécondes, désormais historiques, ont engendré des talents, permis des confrontations uniques entre les cinémas de recherches mondiaux, en même temps que l'expression d'un certain malaise face aux institutions et à l'académisme politico-esthétique.

De quelque manière que l'on lise l'histoire du cinéma de ce plat pays, Chantal Ackerman et Boris Lehman sont devenus incontournables : la première a filmé et traqué en 1976, avec une tendresse originale Delphine Seyrig (Jeanne Dielman, 23 quai du Commerce, 1080 Bruxelles) : les moindres faits et gestes de cette femme rayonnent de toute la banalité du quotidien, de ses infimes découvertes, seconde après seconde ; puis, cette cinéaste d'origine juive a traversé plusieurs genres (entre autres, la comédie musicale), ainsi que les frontières.

Son compatriote Lehman, préoccupé lui-même par la question juive est une figure énigmatique et touchante. Cinéaste solitaire, poète des lieux, attiré par les symboles et l'alchimie de la vie, à la recherche de lui-même et des autres, héraut d'un Bruxelles dont il éprouve sans cesse les états d'âmes, Lehman est à proprement parler inclassable, insaisissable ; sa trace perdure de photogramme en photogramme sans laisser d'autres témoignages de son passage. Auteur d'une vingtaine de films depuis 1963, il cherche sans cesse "le centre du film", à l'image d'un Vertov qui épuisait en son temps les sujets, les éreintait pour constituer au final l'essence de son discours : Portrait du peintre dans son atelier (1985), Muet comme une carpe (1987), L'homme

de terre (1989) portent en filigrane la quête d'une identité perdue, l'éternelle interrogation de l'homme suspendu au fil(m) de sa propre vie.

Cette rétrospective qui propose également des œuvres très peu montrées (Les cahiers du cinéma ou Prout Prout Tralala, (1972 et 1975) de Noël Godin, Sortez vos culs de ma commode de Jean-Pierre Bouyxou (1972), entre autres) permet de nous rapprocher de la génération 80' : cinéma en lutte comme celui de Thierry Michel (A fleur de terre, 1990 ; Pays noir, pays rouge, 1975...) ou cinéma vériste "de la cruauté" (Madame P., Eve Bonfanti, 1984), le cinéma belge n'en finit pas de survivre aux cloisonnements, à l'isolement et à toute classification qui tarirait cette production permanente et mal connue jusqu'à l'avènement de cette Encyclopédie qui comble bien des lacunes.

Frédérique Devaux

(1) Une encyclopédie des cinémas de Belgique, Guy Yungblut, Patrick Leboutte, Dominique Païni. Co-édition Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris et Editions Yellow Now. Avec des plumes belges et françaises (Jacques Aumont, Michel Amarger, Gabrielle Glaes, Noël Godin, Jean-Marie Klinkenberg, Dominique Noguez, Patrick De Haas, Olivier Smolders, etc...), 1990, 280 pages.

Les Editions Yellow Now viennent de faire paraître Pauline à la plage (Eric Rohmer) par Carole Desbarats, L'homme à la caméra (Dziga Vertov) par Frédérique Devaux et Michelangelo Antonioni par Joëlle Mayet Giaume